

# LES TROIS PETITS PAINS

## Conte sibérien

Dans un petit village vivait un sonneur de cloches. C'était un ivrogne fieffé. Boire était sa seule occupation : il buvait tout le jour, rêvait toute la nuit qu'il buvait encore, et le matin une heure après s'être levé il avait déjà dans le corps plus de boisson qu'un honnête homme n'en absorbe dans une semaine entière. Tout ce que lui rapportait son petit emploi passait en vodka. Au reste, il faut avouer que c'était un bien mince revenu. Le village était pauvre et retiré loin de toute grande route. Tout alentour, à bien des verstes à la ronde, c'était un désert où l'on n'eût pas rencontré la plus chétive hutte.

Depuis longtemps le sonneur de cloches trouvait que ses profits étaient bien peu de chose. La soif inextinguible qui le brûlait croissant de jour en jour, le peu de kopecks qu'il gagnait de temps en temps à sonner ses cloches, où les araignées avaient tout le loisir de tisser des toiles du plus patient travail, finit par suffire à peine pour entretenir son gosier dans un état d'humidité qui le sauvait de la mort. Un beau jour, la gorge plus altérée qu'il ne lui était jamais arrivé, et la poche vide de la plus mince pièce de cuivre, il fut pris d'une si grande colère, que, saisissant les clefs de l'église, il en ferma la porte à double tour, jeta les clefs dans les herbes et s'en alla devant lui.

Il marchait un peu embarrassé de ce qu'il ferait, quand il sentit tout à coup quelqu'un lui frapper doucement sur le bras. Il releva la tête, et vit à ses côtés un petit vieillard grisonnant, qui lui dit :

— Écoute-moi, brave homme, et dis-moi où tu vas.

— Mais je n'en sais rien moi-même : je vais devant moi. J'étais sonneur de cloches dans un mauvais petit trou de village, où je ne gagnais même pas de quoi m'empêcher de mourir de soif. L'ennui m'a pris d'une si misérable existence; j'ai quitté l'église, et depuis, je vais devant moi. T'en dire plus long, je ne le puis. Voilà tout.

— Allons ensemble, dit le vieillard ; moi aussi je vais devant moi, où mes yeux regardent, où le vent me pousse.

— Volontiers, répliqua le sonneur de cloches ; tu es tout à fait le compagnon de route qu'il me faut, et tu ne pourrais guère trouver de camarade plus à ta convenance que moi-même.

Là-dessus, ils se remirent en marche, et après avoir longtemps cheminé, arrivèrent à un fleuve. C'était le soir, et le ciel commençait à devenir sombre.

— Arrêtons-nous, dit le vieillard au sonneur de cloches ; c'est assez marcher pour aujourd'hui. Nous recommencerons demain matin. Pour le moment, asseyons-nous sur le bord de ce fleuve et songeons à notre repos tout en nous délassant. J'ai ici trois petits pains : nous en mangerons ce soir chacun un, et nous en garderons un pour demain.

Tout en parlant ainsi, il tirait d'une sorte de sac de voyage trois petits pains d'agréable et fort appétissante mine.

— Voilà le tien, dit-il au sonneur de cloches ; mange. Je prends cet autre pour moi. Le troisième que voici fera notre déjeuner demain matin.

Et ils se mirent à manger, puis ils se couchèrent sur le sable du rivage pour dormir. Le vieillard s'assoupit presque aussitôt, et un léger ronflement annonça que le sommeil achevait de réparer ses forces, que le petit pain avait déjà remises en partie. Mais son compagnon, le sonneur de cloches, ne pouvait s'endormir. Il se tournait et se retournait, du côté droit sur le côté gauche, du côté gauche sur le côté droit.

Ennuyé, il se mit à se promener ; il se promena longtemps. Durant cette promenade, l'air frais de la nuit aidant, l'appétit, que le petit pain n'avait qu'à moitié satisfait, à ce qu'il semble, revint très pressant. Le vieillard dormait toujours. Qu'imaginer pour satisfaire cet appétit d'instant en instant plus impérieux ? Le réveiller ? Mais il était encore trop tôt, et les étoiles brillaient d'un éclat qui ne paraissait pas près de s'éteindre. Quoi qu'il en soit, le sonneur de cloches avait faim, et de plus en plus faim. Il se mit à marcher à grands pas, tout en réfléchissant à ce qu'il pourrait bien faire. Après avoir longtemps marché, consciencieusement réfléchi, il revint vers le vieillard. Celui-ci dormait toujours du même sommeil tranquille et profond. L'affamé sonneur, enhardi par ce calme, prit le troisième petit pain et le mangea.

Cet acte de trahison accompli, il se coucha, et s'endormit presque aussitôt, sans qu'aucun remords vînt retarder son repos.

Au matin, le vieillard s'éveilla et éveilla son compagnon, puis, tous deux allèrent se laver au fleuve. Cela fait :

— Tu dois avoir faim, dit le vieillard, et je crois que je n'ai pas mal fait de réserver un pain hier soir. La prévoyance est une bonne chose. Nous allons donc partager le pain qui nous reste. Cela nous préparera aux fatigues qui nous attendent, et tout d'abord nous donnera des forces pour traverser cette eau.

— Soit, je le veux bien, répondit le sonneur de cloches, qui durant ce discours préliminaire du vieillard, pensait en lui-même : « Le pain, je l'ai mangé depuis longtemps, et je l'ai mangé tout seul. »

Cependant, le vieillard cherchait ce fameux pain avec étonnement. Il croyait le trouver à ses côtés, à l'endroit où il l'avait laissé la veille, et il avait beau aller à droite et à gauche, chercher assez loin aux alentours, il ne le retrouvait pas.

— Je ne trouve pas le pain, dit-il à la fin à bout de patience et de recherches. Où est-il ? L'aurais-tu pris ?

— Non, je ne l'ai pas pris, répondit effrontément le sonneur de cloches.

— Mais alors, où est-il donc ?

— Où est-il ? je n'en sais rien, je n'en sais rien, par Dieu !

— Voyons, avoue-le, reprit le vieillard : tu l'as pris. Sinon, où pourrait-il être ?

— Il me semble t'avoir déjà dit que je ne l'ai pas pris.

— Tu l'as pris, j'en suis sûr. Avoue-le : je ne t'en voudrai pas.

— Voyons, faut-il te jurer que je ne l'ai pas pris ? répliqua le sonneur presque en colère.

— Oh ! C'est bien, c'est bien ! calme-toi, dit le vieillard ; tu ne l'as pas pris. Et maintenant mettons-nous en route. D'abord, traversons ce fleuve ; il ne me semble pas profond.

A l'instant, ils entrèrent dans l'eau. Le vieillard allait en avant ; le sonneur nageait derrière lui. Mais il nageait mal. Pourtant, il parvint, à force de se remuer, jusqu'au milieu du fleuve. Mais, parvenu là, il commença à s'enfoncer ni plus ni moins qu'un morceau de plomb. Saisi de crainte :

— Sauve-moi ! cria-t-il au vieillard ; sauve-moi ! je vais me noyer !

Le vieillard aussitôt nagea vers lui :

— Si tu veux que je te sauve de la mort, lui dit-il, sois sincère : as-tu mangé le troisième pain ?

— Je ne l'ai pas mangé ! non, je ne l'ai pas mangé ! Et le sonneur de cloches se mit à faire mille serments par tous les saints du ciel.

— Bien, bien ! cela suffit ; ne jure pas ! dit le vieillard.

Et il poussa le sonneur de cloches vers le rivage. Arrivés là, ils se reposèrent un peu, puis se remirent en route.

Ils allèrent tout le jour, et sur le soir parvinrent à une ville. Ils la parcouraient en tous les sens, frappant à mainte porte, et demandant qu'on leur accordât un gîte pour la nuit. Mais on les repoussait de partout, et déjà ils craignaient d'avoir à coucher dans une rue ou sur quelque place, lorsque, ayant frappé une dernière fois à une maison d'assez bonne apparence, on les fit entrer aussitôt.

L'homme hospitalier qui les recevait ainsi était un orfèvre en renom, et juste dans le même temps il faisait de superbes bracelets pour la fille du Tzar, dont les noces devaient avoir lieu dans quelques jours. Bien accueillis dans cette maison, nos deux voyageurs passèrent la nuit, et dès le matin se remirent en route, après avoir longuement remercié leur hôte.

Mais à peine avaient-ils fait quelques pas dans la rue, que tout à coup cet homme, courant après eux, les saisit au collet et se mit à crier à la garde. Les passants, les voisins s'attroupèrent, la garde arriva. Alors le joaillier déclara que ces gens avaient passé la nuit dans sa maison, et qu'ils avaient volé les bracelets qu'il faisait pour la fille du Tzar. Aussitôt on fouilla le sonneur de cloches, et les bracelets furent trouvés dans sa hotte. Le malheureux jura, protesta de mille manières qu'il ne les avait pas volés, et ne savait comment ils se trouvaient là. On ne l'écouta pas : il fut conduit en prison. Quant au vieillard, on le relâcha.

Bientôt le bruit de tout ce qui s'était passé arriva jusqu'au Tzar. Furieux, il ordonna de faire périr sans retard le voleur sur le bûcher.

Le pauvre sonneur de cloches, bien pâle, était dans la prison, et pleurait amèrement de se voir condamné ainsi à mort malgré son innocence. Déjà on lui avait signifié l'arrêt du prince, et il n'avait plus que trois heures à vivre.

Soudain le fond de son cachot s'ouvrit, et il vit venir à lui le vieillard, son compagnon de route.

— Écoute-moi, lui dit celui-ci; il ne te reste pas grand temps à passer sur cette terre. Tu vas bientôt paraître devant Dieu, et sans doute, tu ne voudras pas te charger à tes derniers moments, d'un aussi gros péché qu'un mensonge. Avoue donc que tu as mangé le troisième petit pain !

— Ne me laisseras-tu pas tranquille avec ton petit pain ? s'écria l'obstiné sonneur de cloches. Faut-il que tu me poursuives jusqu'ici et jusqu'à cette heure ? Si je l'avais mangé, penses-tu que je ne te l'aurais pas dit depuis longtemps ?

— Mais, dit le vieillard, le pain ne peut pas avoir disparu tout seul; il faut que tu l'aies pris. Pourquoi ne pas l'avouer ? Si tu veux l'avouer, je te sauve encore une fois de la mort.

— Oh ! je t'en prie, je t'en prie ; s'écria le malheureux condamné en saisissant les mains du vieillard, qui furent toutes mouillées de ses larmes, en s'attachant à ses vêtements, en se traînant après lui sur les genoux, sauve-moi de la mort, de la mort affreuse du bûcher ! Sois pour moi un second père ! le premier m'a donné la vie : toi, conserve-la !

Et il poussait des cris déchirants, qui remplissaient le cachot, et faisaient retentir la voûte.

— Allons, sois heureux, dit enfin le vieillard; je te sauverai; j'y consens. Seulement, avoue que tu as mangé le troisième petit pain.

— Ah ! Grand Dieu ! quel homme tu es, vieillard opiniâtre ! répondit le sonneur de cloches. Je te jure que je ne l'ai pas mangé.

— Bien, bien, cela suffit. Ne jure pas, dit le vieillard, et sortons d'ici !

A ces mots, il prit le sonneur de cloches par la main, et sortit avec lui de la prison, sans que les gardes, plus nombreux que de coutume à cause de l'exécution prochaine, s'aperçussent de rien.

Ils marchèrent, et au bout de quelque temps entrèrent dans un autre royaume. Comme la nuit approchait, et que les champs se couvraient au loin d'ombres de plus en plus épaisses, ils frappèrent à une petite chaumine qui se trouva sur leur chemin et demandèrent à y passer la nuit. La maîtresse du logis, une bonne grosse vieille, reçut leur demande avec bienveillance. Elle les pria d'entrer, les fit

asseoir, leur servit en un instant un souper que la fatigue leur fit trouver exquis, et, tout en les regardant manger, comme elle était un peu bavarde, ne se fit pas faute de les mettre au courant de ce qui se passait dans le pays. Elle leur raconta entre autres choses, que la fille du Tzar était gravement malade. Son mal durait depuis longtemps, sans qu'aucun remède y pût mettre un terme. Aussi avait-on invité tous les médecins, de quelque nation qu'ils fussent, à la traiter, et le Tzar désespéré avait promis à qui la guérirait la moitié de son royaume.

Nos voyageurs écoutèrent cette histoire et bien d'autres encore. Enfin, brisés de fatigue, ils demandèrent à leur brave hôtesse qu'elle voulût bien leur permettre d'aller se reposer, et conduits par elle dans une chambre, ils y dormirent jusqu'au lendemain matin. Levés de bonne heure, ils remercièrent la bonne vieille femme et s'en allèrent.

A peine dehors, le vieillard dit au sonneur de cloches :

— Allons trouver le Tzar, et chargeons-nous de guérir sa fille. Il nous donnera en récompense la moitié de son royaume.

— Mais comment ferons-nous pour nous acquitter de cette cure ? je ne suis, pour moi, qu'un pauvre sonneur de cloches, et non un magicien. Mais si toi tu le peux, c'est différent.

— Je le peux, répliqua le vieillard, et cela suffit. Allons au palais.

Aussitôt ils se rendirent au palais, et admis en présence du Tzar, ils lui exposèrent qu'ils se chargeaient de guérir sa fille. Le Tzar transporté de joie les embrassa d'abord, et les conduisit sans tarder chez sa fille. Celle-ci gisait étendue sur un lit. On aurait dit d'un cadavre à la pâleur de sa peau et à la raideur de ses membres. Le vieillard, avec toutes les façons d'un expérimenté docteur, l'examina, lui tâta le pouls, écouta sa respiration, et dit enfin au père :

— Tzar, je guérirai ta fille ; mais il faut que nous restions seuls.

— Je m'en vais, répondit le prince. Mais sauvez-la, je n'aurai pas d'assez grande récompense pour vous deux. Puis il sortit.

Sans tarder, le vieillard tira un couteau de sa poche, et coupa en un instant la tête de la jeune fille. Pour le reste, il le divisa en un certain nombre de morceaux. Le sonneur

de cloches ouvrait de grands yeux épouvantés à ce singulier moyen de guérir un malade. Il voulut s'enfuir ; le vieillard le retint.

— Reste, lui dit-il, et attends la fin.

Alors, rassemblant tous les morceaux du corps de la jeune fille, il les lava, il les plaça dans la position qu'ils avaient par rapport les uns aux autres, souffla dessus, et la malade se leva, bien portante, telle qu'elle était avant que la maladie l'eût atteinte. Le sonneur de cloches à la vue de ce prodige incroyable, sautait de joie.

Aussitôt, le vieillard prit la jeune princesse par la main et la conduisit à son père. Celui-ci était demeuré tout près de là, dans l'attente et partagé affreusement entre l'espérance et la crainte. Quand il vit venir à lui, le visage frais et brillant de santé, sa fille qu'un instant auparavant il avait vue étendue sur un lit et pareille à un cadavre, il faillit mourir de ravissement. A peine revenu à lui-même, il embrassa le vieillard et lui dit :

— Tu as sauvé ma fille, ma chère fille ; demande-moi ce que tu voudras : mon royaume, moi et tous les miens nous sommes à tes ordres.

— Donne-moi trois sacs d'or, répondit le vieillard, et que dans chaque sac la somme soit égale.

Le Tzar commanda sur l'heure qu'on fit ce que demandait l'habile médecin, sauveur de sa fille, et les congédia lui et son compagnon, en les accablant de remerciements et d'honneurs.

Sortis du palais, ceux-ci se remirent en route. Le vieillard avait donné les trois sacs d'or à porter au sonneur de cloches. Après avoir longtemps marché, ils arrivèrent à ce même fleuve, au bord duquel le sonneur avait mangé le troisième petit pain.

Asseyons-nous ici, dit le vieillard, en s'étendant sur le sable du rivage ; nous allons partager notre or. Ce sac que voici est pour moi, cet autre t'appartient. Quant à ce dernier, il est à celui qui a mangé le petit pain.

A ce discours, le sonneur de cloches interdit, écarquilla les yeux, resta quelque temps bouche béante, enfin se précipita aux genoux du vieillard.

— Mon cher ami, mon père, s'écria-t-il en pleurant, j'ai mangé le petit pain ; je le confesse.

— C'est bien, je te pardonne, lui répondit le vieillard en le relevant. Je te pardonne, mais fais ce que je vais te dire. Retourne à ton village et continue d'y sonner les cloches. Les trois sacs que je te donne suffiront à te faire vivre, lors même que tu ne gagnerais rien. Va, fais ce que je te dis, et souviens-toi de moi.

A ces mots, le vieillard disparut, et le sonneur retourna à son village et à ses cloches. Depuis, il ne se plaignit plus à personne de ne rien gagner, et même, dit-on, cessa de boire.

Charles-D. HÉRISSE.

---